Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 48 (1903)
Heft: 11

Artikel: Les manœuvres de la Thièle
Autor: Lecomte, H.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-338079

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES MANŒUVRES DE LA THIÈLE

Si l'on juge de l'intérêt d'une manœuvre par le nombre des spectateurs, les exercices qui, les trois premiers jours d'octobre, se sont déroulés sur la Thièle, entre les lacs de Bienne et de Neuchâtel, méritent une mention spéciale. Seule, l'incertitude du temps a empêché la foule de devenir cohue. L'attrait des choses militaires ne paraît pas, chez nous, à son déclin.

Nombreux officiers en civils. Tant mieux. Il y avait beaucoup à apprendre et les occasions sont rares.

Le problème à résoudre était celui de l'attaque et de l'enlèvement d'une position fortifiée. A vrai dire, il n'a pas été posé dans son ensemble. On s'est limité à deux éléments : le bombardement d'une partie de la position par de l'artillerie lourde, sans les mesures préliminaires à un tel bombardement, et l'attaque par l'infanterie d'un secteur déterminé de la défense.

Même en se bornant à ces deux moments, il n'a pas été possible de présenter celle-ci sous un aspect de suffisante vraisemblance. Les effets insignifiants du bombardement en ont été une des causes principales. L'espace battu a été trop restreint, et les dégâts trop peu importants pour affecter le défenseur dans sa résistance. Or, l'enlèvement d'une redoute presque intacte est une entreprise chimérique aussi longtemps que le moral de l'occupant n'a pas été sérieusement ébranlé soit par les pertes infligées, soit par la persuasion qu'il ne saurait éviter son sort.

Une école en Allemagne, l'école du général de Schlichting, pose en axiome que le seul fait de se retrancher trahit cette persuasion. L'occupation même d'une position défensive témoigne d'une infériorité morale assez marquée pour justifier l'attaque de vive force. A l'assaillant de la prononcer avec énergie ; il accaparera toutes les chances de succès.

La supériorité morale est le plus souvent du côté de l'attaque, c'est incontestable. Encore ne faudrait-il pas rabaisser trop le défenseur. Ce serait une dangereuse illusion. S'il s'abrite, est-ce pour se cacher? N'est-ce pas plutôt pour utiliser mieux ses armes? Il a donc non seulement la volonté de résister, mais l'espoir de gagner la supériorité du feu par laquelle il arrachera à son adversaire son rôle d'assaillant. Il se retranche, mais il n'abandonne pas l'offensive sans esprit de retour. Son intention n'est aucunement de s'immobiliser à la façon des Boers, de rester figé derrière ses parapets. Il ne renoncera pas bénévolement à l'avantage de poursuivre l'assaillant dont il aura repoussé l'assaut.

L'esprit de résolution ne suffira donc pas à l'attaquant pour mettre la victoire de son côté. Le défenseur est animé de la même volonté. Il ne sera vaincu que si la suite des événements rompt l'équilibre à son détriment. Cette rupture suppose des pertes subies et surtout une brèche assez large dans la ligne des retranchements pour inspirer l'anxiété de ces pertes et le sentiment que dorénavant l'attaque ennemie devient aisée.

Au Niederholz, l'artillerie de l'attaque n'est pas parvenue à ménager cette brèche, quoique tout eût été prévu pour cela. On n'a pas renouvelé cette dispersion du tir qui, en 1902, au Buchberg, n'avait permis aucune constatation concluante des effets des projectiles. On a tenu à élucider ce point. Rejetant ce qui intéressait l'instruction tactique des chefs, reconnaissance des positions, emplacement de l'artillerie lourde dans les colonnes de marche, déploiement des batteries, etc., etc., on a mis sans autre les pièces chargées du tir réel dans les conditions les plus favorables à l'obtention de l'effet maximum.

Le tir de l'artillerie de position.

Chacun connaît, ou pour l'avoir visitée, ou pour l'avoir remarquée sur la carte, la colline de Jolimont qui barre le défilé formé entre eux par les lacs de Bienne et de Neuchâtel [1]. Le Niederholz représente au centre à peu près de la position une sorte de bastion avancé vers l'ouest, devant lequel le canal de la Thièle, creusé parallèlement à la lisière occidentale du bois, figure un fossé de 50 m. de largeur environ, avec 3 m. de profondeur d'eau.

[1] Nous renvoyons le lecteur à la carte des manœuvres de la Ire brigade de cavalerie, qui accompagne le supplément de la *Revue militaire suisse* de mai 1903.

Le but principal fixé à l'artillerie lourde était la redoute de Gals, plus exactement le centre du front ouest de cette redoute. Elle a été établie dans le secteur nord du Niederholz. C'est un ouvrage à haut relief : épaisseur du parapet 4 m. ; profondeur du fossé-abri, 3 m. Dans le parapet ont été ménagés soit des abris bétonnés, soit des abris-voûtes en tôle ondulée, recouverts de 60 à 70 cm. de terre.

Une tache blanche marquait le point à viser. Des cibles-manequins, représentant des hommes debout (cibles V) avaient été fixées sur la banquette du parapet dont elles dépassaient la crête intérieure d'une hauteur de buste.

Ont été chargées de canonner cet ouvrage les compagnies de position 5 et 6, soit 8 canons de 12 cm. en batterie au Roc sur Cornaux, et la compagnie de mortiers de 12 cm., comprenant 8 pièces, en batterie derrière Bois-Rond, près de Wavre. La distance pour les canons du Roc était de 2600 m. Ils dominaient leur objectif de 140 m. Les mortiers tiraient à la distance de 2000 m.

Le tir comportait pour la compagnie 5 une série de 100 obus chargés de poudre blanche et de 60 obus chargés de poudre noire ; pour la compagnie 6, 100 obus à poudre blanche et 56 à poudre noire ; pour les mortiers 24 obus à poudre noire et 52 shrapnels. Les obus à poudre blanche furent tirés le 1er octobre après midi ; ceux à poudre noire le 2 octobre, au matin.

Nos photographies permettent de se rendre compte des effets apparents et réels de ce tir. Celles des planches XXXI et XXXII (fig. 1) ont été prises avec le téléphot Vautier. L'appareil était placé sur la position du Roc, à la hauteur et à l'aile gauche des batteries. La pose est d'un centième de seconde. La fig. 2 (pl. XXXI) représente le moment exact de l'éclatement de l'obus ; la fig. 1 (pl. XXXII) l'éclatement simultané de quatre shrapnels tirés en un feu de salve.

Ces diverses photographies permettent de se rendre compte de l'effet apparent du feu depuis les pièces. Il semble qu'à tout coup le parapet est pulvérisé. Le nombreux public étagé sur les pentes du Roc n'en doutait pas. Les artilleurs hochaient la tête. Ils avaient raison.

Le tir a été précis, au moins de la part des canons. Les 320 obus ont tous portés sur un front d'une cinquantaine de mètres et sur un espace en profondeur de 80 mètres environ. Le parapet a été écrété en trois ou quatre endroits ; la plongée labourée sur tout le front, mais sans entonnoirs très mar-

qués. Un abri en tôle ondulée a été enfoncé. Les abris bétonnés n'ont pas souffert en quoi que ce soit.

La figure 1 de la planche XXX reproduit la vue du fossé immédiatement après le bombardement. A vrai dire, ainsi photographié, le désordre paraît plus considérable qu'il ne l'était en réalité. Non pas que pendant le tir, et dans l'étroite zone bombardée, le parapet eût été tenable. Les cibles, — fichées d'ailleurs d'une façon trop apparente, — avaient reçu de nombreux éclats d'obus et balles de shrapnels. En outre, l'aspect désolé qu'offrait le bois derrière le parapet, les arbres tordus, déchiquetés, fauchés, les branches entremêlées et émiettées, témoignaient assez de la violence des projectiles. Aucun homme, à moins de nerfs au-dessus des plus violentes commotions, ne fut demeuré dans le fossé.

Mais pour obtenir ce résultat il a fallu près de 400 projectiles lancés sur un front de 50 m. Néanmoins les dommages matériels ne furent pas de nature à décourager la résistance, loin de là. Le dégât fut réparé en peu d'instants. Quand, à 4 h. de l'après-midi, commença la manœuvre proprement dite, l'abri enfoncé, principale destruction, était rétabli, comme le montre la figure 2 de la planche XXX.

Si l'on songe que la dotation en munition d'une batterie de 12 cm. comporte — approvisionnement des trois échelons de munitions — 1200 obus seulement, que la distance, des plus favorables, était exactement repérée, le point à viser indiqué, l'objectif dominé de beaucoup, et les servants tranquilles comme on peut l'être au polygone, on en conclura que toutes nos compagnies d'artillerie lourde seront en nombre à peine suffisant pour réduire une position du développement de celle de Jolimont. Peut être pourrions-nous conserver notre matériel actuel, mais il semble indispensable d'adopter un projectile plus puissant.

Une seconde expérience a confirmé cette conclusion. Tandis que les compagnies 5 et 6 poursuivaient le bombardement de l'ouvrage du Niederholz, une troisième batterie, servie par la compagnie 2, tirait sur des emplacements de pièces établis à la crête du Jolimont, au nord-est de Gals. La distance était de 4000 m.

Cent projectiles furent lancés. Un grand nombre touchèrent les emplacements. Les dégâts furent pour ainsi dire nuls. Les cibles ne reçurent aucune atteinte.

Ainsi, l'expérience du Jolimont est une répétition en petit

de celles des Anglais pendant la guerre sud-africaine. A diverses reprises, leurs pièces de marine bombardèrent longuement les tranchées des républicains. Ces bombardements furent toujours stériles. Les Boers se tenaient à l'abri plus loin en arrière et quand l'artillerie se taisait, laissant à l'infanterie le soin de parachever l'ouvrage, tout restait encore à faire. Les retranchements demeurés en bon état recevaient à ce moment leurs occupants qui, à portée favorable de fusil, accueillaient les assaillants d'une grêle de balles et arrêtaient net le mouvement.

A cet égard, la bataille de Colenso, en décembre 1899, est plus particulièrement instructive. Les Boers s'étaient retranchés sur les kopjes dominant immédiatement le revers nord de la Tugela. Leurs ouvrages occupaient douze kilomètres de front. Relevant cette circonstance, le colonel de Villebois-Mareuil, qui a assisté au combat de Colenso, a écrit dans son *Carnet de campagne* : « La position, pour être vraiment occupée, demanderait 50 000 hommes, et nous en avions 4000. »

Mais les Boers, aussi longtemps que le mouvement des Anglais ne fut pas dessiné, n'occupèrent leurs retranchements qu'avec des avant-postes. Ils retinrent le gros de leurs forces dans deux camps à cinq ou six kilomètres en arrière. Ils le pouvaient d'autant plus facilement que depuis la position ils ne perdaient rien de ce qui se passait dans le camp anglais sis 10 km. plus au sud, à Chieveley.

La Tugela qui longeait le front des collines occupées par le défenseur rappelait un peu, au mois de décembre 1899, le fossé de la Thièle. La largeur du lit était d'une cinquantaine de mètres, la profondeur d'eau de 2 à 3 m.

Les retranchements avaient été établis au-dessus de la rivière sur trois lignes superposées, permettant des feux étagés.

Le général Buller consacra les journées des 13 et 14 décembre à canonner la position. Il espérait obliger le défenseur à se démasquer. Il n'avait, en effet, que des renseignements vagues tant sur les forces générales de l'ennemi que sur les effectifs d'artillerie et les emplacements de celle-ci.

Donc le bombardement commença le 13 décembre à 7 h. du matin et dura jusqu'à 9 h. 30. Y participèrent deux canons de marine de 4,7 pouces et 6 canons de 12 livres. Ils tirèrent à des portées variant de 7000 à 11 000 yards.

Le lendemain, cette artillerie, renforcée de six nouveaux canons de 12 livres arrivés le 13 au soir à Chieveley, s'avança

de 2 km. et recommença son tir. La distance était ainsi de 6000 m. environ. Le bombardement commença à 9 h. du matin et se prolongea d'une façon intermittente pendant toute la journée.

Enfin le 15, jour fixé par le général Buller pour l'attaque de la position, les deux canons de 4,7 pouces et six canons de 12 livres avancent encore à 4500 m. et, accompagnant le mouvement des brigades d'infanterie, reprennent le bombardement.

A aucun moment, les Boers ne répondirent à l'artillerie lourde, pas plus le 15 au début de l'action que les deux jours précédents. Mais lorsque l'infanterie fut arrivée à portée du feu de mousqueterie, soudain les fusils crépitèrent sur la rive gauche, et en quelques minutes jetèrent le désarroi dans les bataillons de tête.

Le bombardement des quatorze gros canons anglais n'avait causé aucun mal. Pendant toute la bataille, les pertes des Boers, s'il en faut croire le *Carnet de campagne* du colonel de Villebois-Mareuil, furent de quatre hommes tués et une vingtaine de blessés [1].

L'insuffisance des effets de l'artillerie anglaise est d'autant plus digne de remarque que les artilleurs anglais tirèrent juste. Le colonel Camille Favre touche ce point dans son article : *Coup d'œil sur la guerre sud-africaine* [2]. « Le corps de l'artillerie, dit-il, tirait juste, dans la mesure où le lui permettait son matériel. Les projectiles étaient défectueux..., la qualité de l'explosif était mauvaise. A Paardeberg et à Magersfontein, notamment, ils ont produit peu d'effet. »

[1] Une autre version indique du côté boer 35 morts, 110 blessés ; du côté anglais 135 morts, 762 blessés.

Pour plus de détails sur la bataille de Colenso et l'emploi de l'artillerie lourde, nous renvoyons le lecteur aux publications suivantes :

Les études sur la guerre sud-africaine, par le capitaine Fournier ;

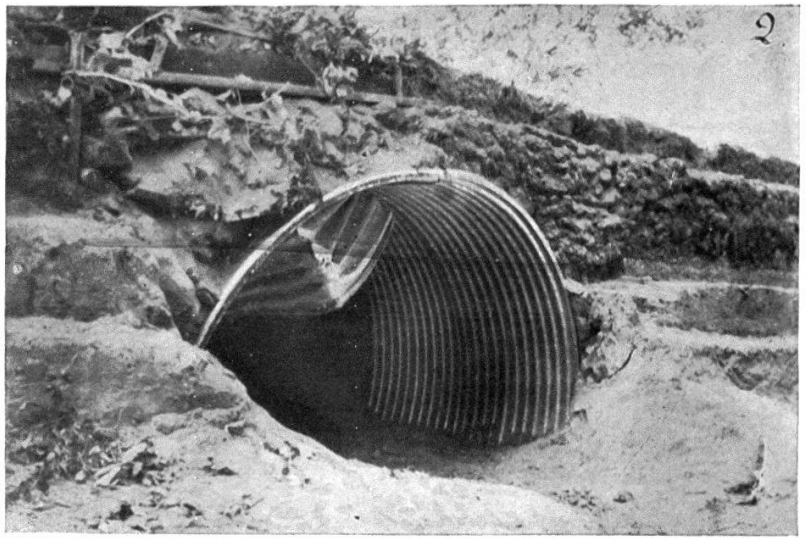
La bataille de Colenso, par le capitaine Paoli, « Journal des sciences militaires », août 1903. L'auteur s'appuie essentiellement sur la publication du capitaine Fournier.

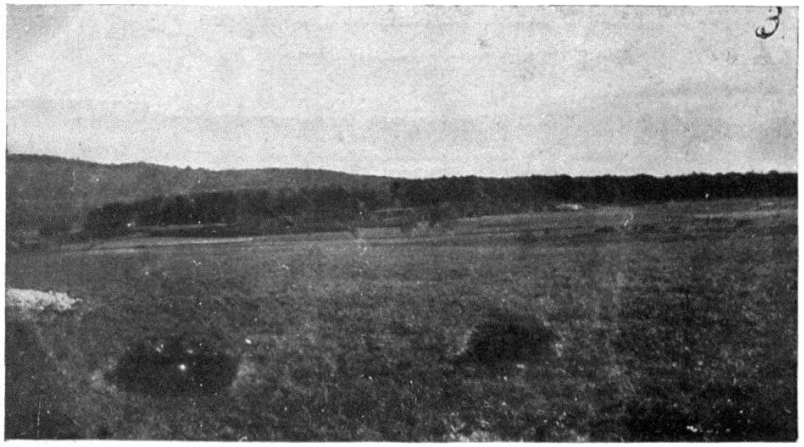
Militärische Betrachtungen über den Krieg in Süd-Afrika. Militär-Wochenblatt, supplément n° 8 de 1901.

Enfin, concernant plus spécialement le rôle de l'artillerie lourde, nous recommandons : *Mitwirkung der Fussartillerie beim Angriff einer befestigten Feldstellung,* par le lieutenant Bleyhœffer. *Militär-Wochenblatt,* supplément n° 10 de 1902.

Dans la *Revue d'artillerie,* août 1903, le lieutenant A. Bocquet a résumé la partie du travail du lieutenant Bleyhœffer concernant l'emploi de l'artillerie lourde à la bataille de Colenso.

[2] *Revue militaire suisse,* mars-juin 1903.

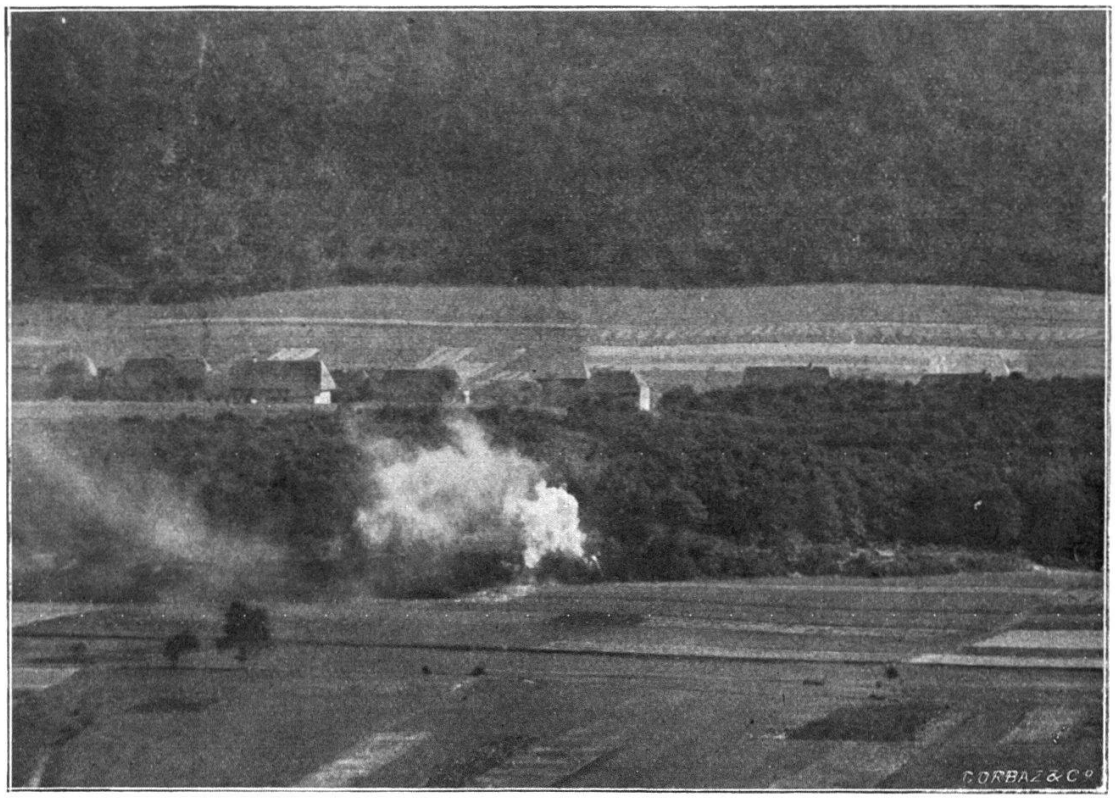




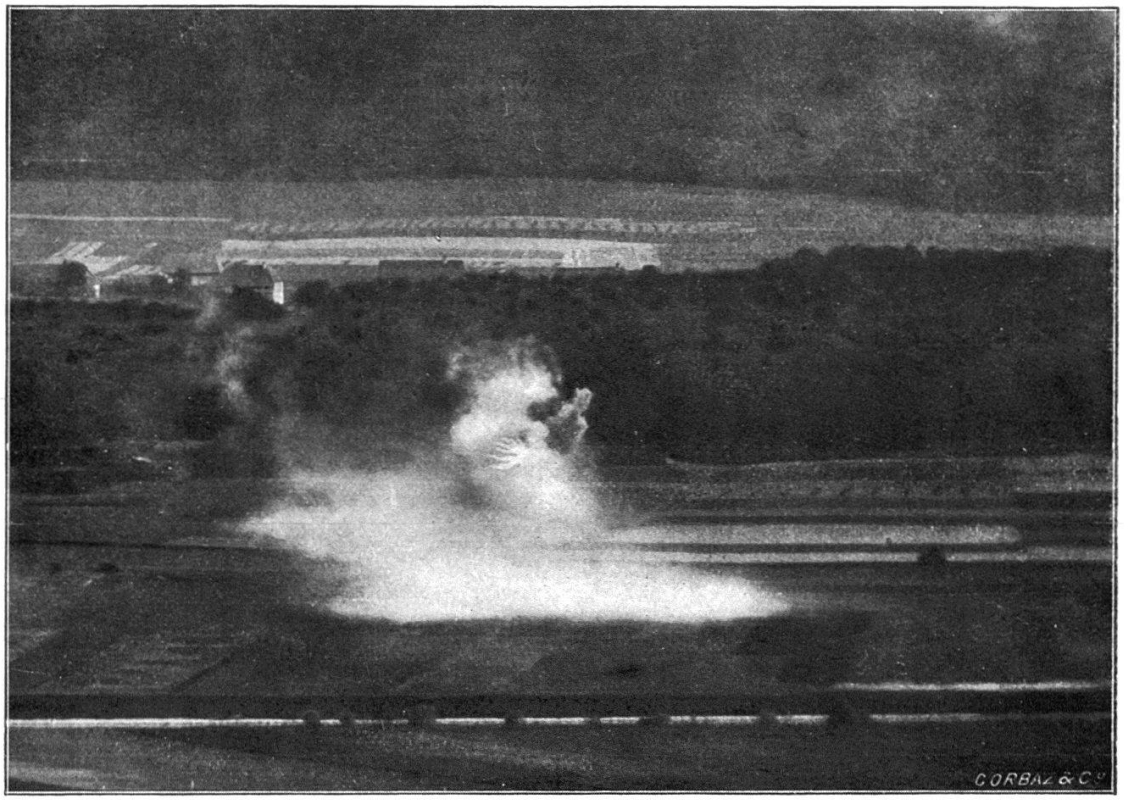
Manœuvres de la Thièle. -- La redoute de Gals.

1. Le fossé après le bombardement. — 2. L'abri enfoncé restauré. — 3. La redoute de Gals ; vue d'ensemble.

Les manœuvres de la Thièle.

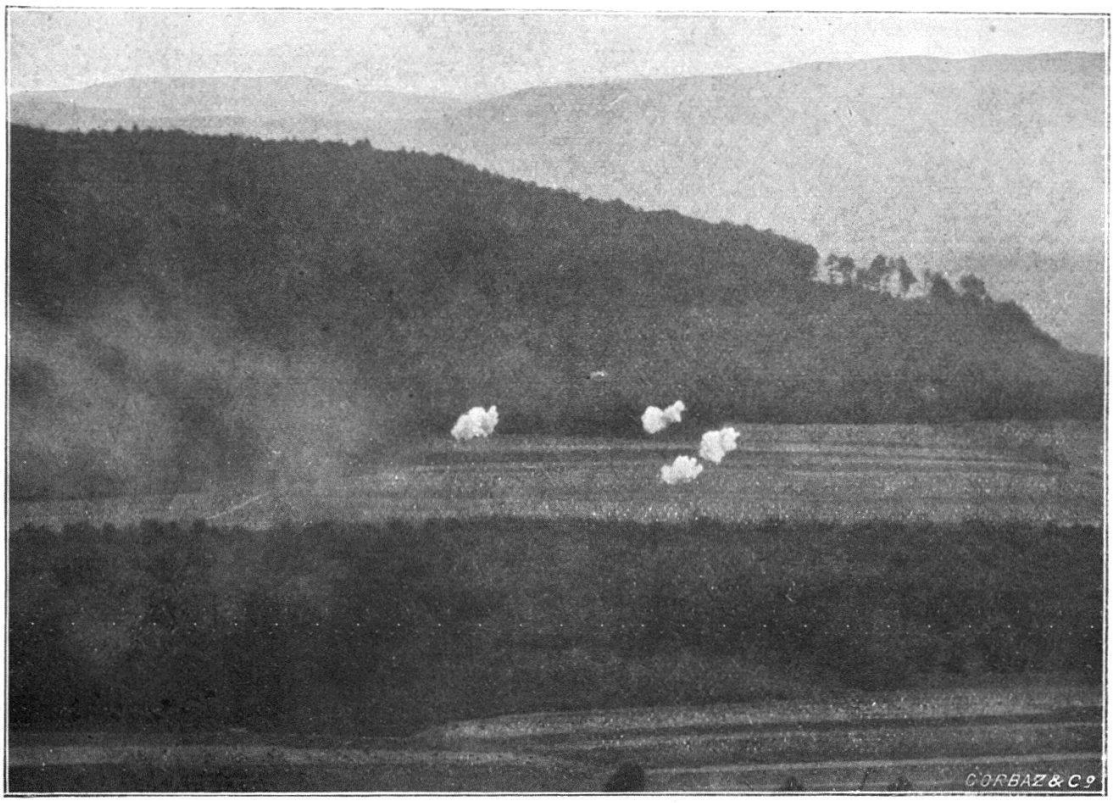


1. Un coup dans le parapet. Téléphot Vautier.

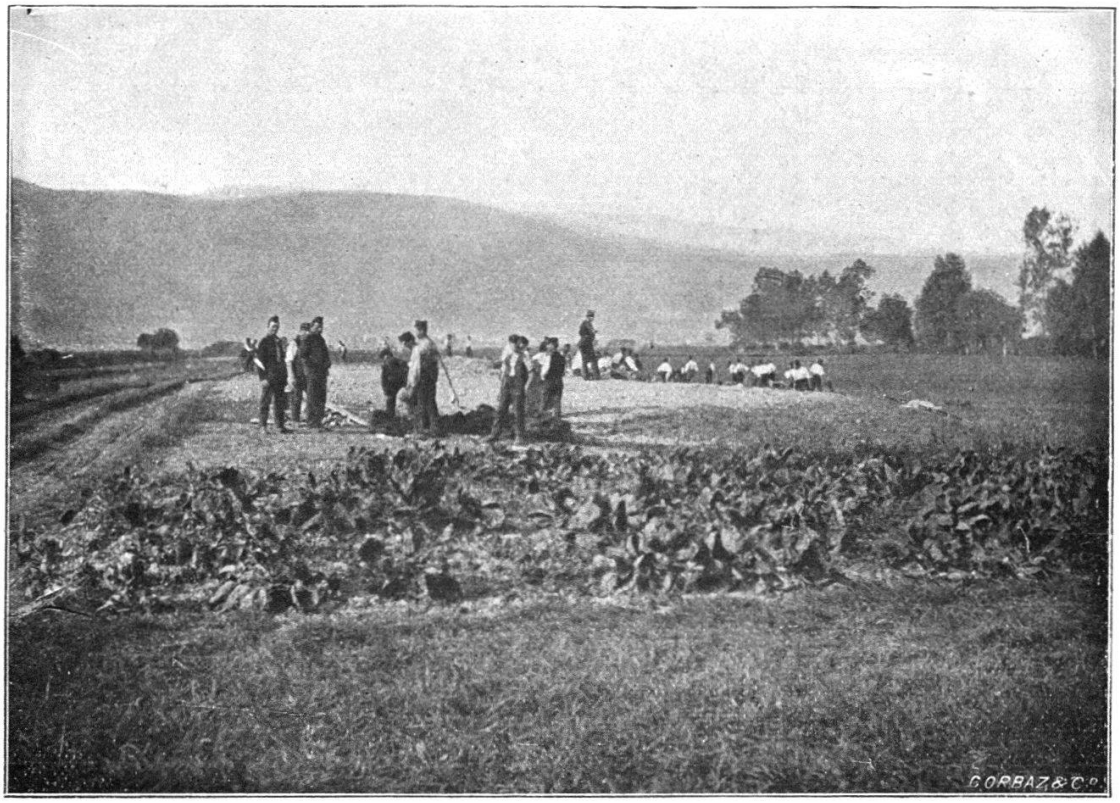


2. L'éclatement d'un obus. Téléphot Vautier.

Les manœuvres de la Thièle.



1. Feu de salve. Téléphot Vautier.



2. Abri d'avant-poste en construction.

Ces deux derniers exemples paraissent moins probants toutefois que celui de Colenso, pour autant que les documents actuellement connus éclairent ces diverses opérations. A Maggersfontein, les canons de marine brûlèrent peu de munitions. Quant au bombardement de Paardeberg, « il ne fut pas conduit, écrit le capitaine Fournier, avec la violence et la continuité que comporte une opération de ce genre ; le tir ne fut pas non plus dirigé avec la méthode permettant d'atteindre certaines positions bien définies du terrain adverse.

«... Le nombre des coups tirés ne dépassa pas 1800 au total. Là-dessus, les pièces de marine de 4,7 pouces et les obusiers de 5 pouces lancèrent environ 400 obus à lyddite. Il faut observer que le tir a été dirigé sur toute l'étendue du camp dont la surface vulnérable (tranchées occupées) représentait à peine la centième partie de la zone totale. »

Quoiqu'il en soit, dispersé ou concentré, le feu même de l'artillerie lourde, pour causer des dommages suffisants à un adversaire retranché, exige une consommation très grande de projectiles et des projectiles plus puissants que ceux dont disposent nos divisions de position. Cela est vrai même si la munition est de bonne qualité et si le tir est exécuté avec l'intensité et avec la méthode désirable. Cette conclusion nous paraît ressortir nettement de l'expérience du Niederholz.

L'exercice d'infanterie.

L'artillerie lourde qui vient de bombarder la redoute de Gals est supposée appartenir à un corps d'armée blanc, le IIe. Ce corps d'armée a traversé le Jura et s'est heurté à la position de campagne fortifiée du Jolimont, occupée par une division renforcée rouge.

Les troupes effectives de la défense sont les suivantes :

Bataillon de fusiliers 33, détaché de la VIe brigade d'infanterie.

Un bataillon d'infanterie combiné, constitué par la compagnie d'élèves sous-officiers de la IIe division et trois compagnies de fanions fournies par le cours de mineurs.

Les compagnies 1 et 2 E. de position, disposant de 4 canons de 12 cm., 4 mortiers de 12 cm. et 8 pièces de 8,4.

Le demi-bataillon du génie 3.

Une moitié de la compagnie de télégraphistes II.

Ces troupes ont été placées sous le commandement du lieutenant-colonel Lutstorf, chef du génie du IIe corps d'armée. Elles sont préposées à la défense du secteur du centre de la position, soit de la lisière du Niederholz, entre l'angle nord de Gals, cote 443 (1 : 25000) au nord et la route Marin-Pont de Thièle-Champion au sud.

Le détachement blanc, sous les ordres du colonel-brigadier de Wattenwyl, a la composition suivante :

VIe brigade d'infanterie (le bataillon 33 est remplacé par un bataillon de fanions).

Un peloton de la 5e compagnie de guides.

IIIe division d'artillerie de position, disposant de 12 canons de 12 cm., 8 mortiers de 12 cm. et 12 pièces de 8,4 cm.

Le demi-bataillon du génie n° 5 renforcé de la compagnie de retardataires du génie.

L'équipage de génie II.

La moitié de la compagnie de télégraphistes II.

Le secteur d'attaque attribué à ce détachement est compris entre la route Marin-Pont de Thièle-Champion au sud, et au nord la ligne : coude du canal de la Thièle à l'ouest de Cornaux — angle nord de Gals cote 443 — cote 561, chemin d'Erlach.

Le directeur de la manœuvre est le colonel Weber, chef de l'arme du génie.

Le 2 octobre, à 4 heures après midi, heure fixée pour l'ouverture des hostilités, la situation des deux partis a été arrêtée comme suit par la direction de la manœuvre.

Détachement blanc.

Les avant-postes occupent la ligne Wavre-Cornaux-Cressier-Lignières. Sous leur protection, la position a été bombardée dès le 1er octobre après midi. Les avant-postes rouges tiennent encore Landeron, Thièle, Montmirail et Epagnier.

Une attaque générale est ordonnée pour les 2 et 3 octobre. La Ve division marche par Epagnier-Montmirail ; la VIe brigade combinée par Wavre ; la Ve par Landeron. Le mouvement commencera sur tout le front à 4 h. 30. Les avant-postes ennemis seront chassés de la rive gauche de la Thièle. Pendant la nuit on préparera le passage du canal ; ce passage sera entrepris à la pointe du jour.

La VIe brigade, colonne du centre, dont le secteur d'avant-poste s'étend de La Tuilerie à la Ronde-Fin (1 : 25000), reçoit l'ordre spécial suivant :

La VIe brigade combinée sera prête au combat à 4 h. 20 à Bois-Rond. Elle s'emparera de Thièle ; la traversée du canal doit être effectuée par elle entre le Pont et Thièle (exclusivement) et le coude du canal à l'ouest de Cornaux.

Point d'attaque le Niederholz : puis la hauteur de Jolimont à l'ouest de Gals.

La division d'artillerie de position III est à la disposition de la VIe brigade.

Détachement rouge.

Les avant-postes ennemis occupent Lignières, Cressier, Marin. Depuis les hauteurs nord de St-Blaise et de Cornaux l'artillerie de position ennemie bombarde les ouvrages rouges.

Les avant-postes de la division rouge tiennent encore, sur la rive gauche, Landeron, Thièle, Montmirail.

Le 2 octobre à midi, le commandant du secteur du centre reçoit du commandant de la division l'ordre suivant :

« L'ennemi paraît préparer pour cette nuit une attaque générale. Tenez votre secteur jusqu'à la dernière extrémité. Ne comptez sur aucun renfort de la réserve générale. »

Deux ouvrages d'infanterie défendent le front ouest du Niederholz : au sud la redoute de Betlehem, au nord celle de Gals. En avant du front, et jusqu'au canal de la Thièle, le terrain, entièrement découvert, s'incline en une pente très douce sur une étendue variant de 250 m. devant la redoute de Betlehem à 500 m. devant celle de Gals. Sur le canal même, le long de la rive droite, ont été ménagés une série de petits postes enterrés, abris d'avant-postes. La fig. 2 de la pl. XXXII nous montre la construction d'un de ces ouvrages. Au delà du canal, le terrain également découvert se relève en une pente un peu plus sensible jusqu'au hameau de Wavre qui couronne le mamelon. Le Bois-Rond, où devait se réunir la troupe blanche, est situé au pied de l'autre versant, à l'est de Wavre.

Le Jolimont à l'ouest du Niederholz le domine d'une centaine de mètres. Le défenseur y a établi, masqués dans le bois, des emplacements pour les batteries de canons dont il dispose.

Le lieutenant-colonel de Lutstorf a disposé comme suit :

Le bataillon 33 occupe l'aile droite du secteur, soit l'ouvrage de Gals et les abris d'avant-poste disposés sur son front ; le demi-bataillon du génie 3 occupe l'aile gauche jusqu'à la route Thièle-Champion.

La première compagnie du bataillon combiné (élèves sous-officiers) forme les avant-postes de la rive gauche à Thièle. Les trois autres compagnies sont retenues en réserve derrière le Niederholz, à Betlehem.

Les canons de 12 cm. et de 8,4 cm. ont pris leurs emplacements à Jolimont. Les mortiers se mettent en batterie derrière le Niederholz.

Le commandant de la brigade blanche a rassemblé celle-ci, prête au combat, à 3 h. 30 à Bois-Rond, 11e régiment à droite,

avec le peloton de guides derrière lui, moins une escouade attachée à chaque régiment ; 12e régiment à gauche, et entre eux, les sapeurs et les télégraphistes. L'artillerie est maintenue dans ses positions de bombardement.

Une fois ce rassemblement effectué, le commandant donne successivement, à 3 h. 30 et à 7 h. du soir, son ordre d'attaque.

Ier ordre. Rendez-vous de Wavre, 2 octobre 1903, 3 h 30 soir.

1. Orientation connue.

2. La VIe brigade attaquera la position ennemie, conformément à l'ordre de corps d'armée.

3. A 4 h. 30, un bataillon du 11e régiment d'infanterie, avec une escouade de guides et un peloton de sapeurs, s'emparera de Thièle et se fortifiera dans les positions enlevées.

A la nuit tombée, le commandant du 12e régiment occupera le plateau de Wavre avec deux bataillons et une compagnie de sapeurs, se ralliant à droite avec le bataillon du 11e à Thièle.

Les avant-postes du 12e régiment doivent être immédiatement renforcés et fortifieront leur ligne.

Le 11e régiment moins un bataillon et un bataillon du 12e demeureront à Bois-Rond.

Le poloton de guides de même.

Artillerie. Les 12 cm. maintiennent leur position et continuent à tirer sur les mêmes buts.

La batterie de mortiers prend position près de Cornaux et à Souaillon et ouvre le feu sur le Niederholz.

Les 8 cm. se rendront à Bois-Rond où ils attendront un ordre ultérieur.

Génie. Le commandant du génie enverra aux unités ci-dessus indiquées la compagnie et le peloton qui doivent être mis à leur disposition. Le reste du bataillon recevra ses ordres directement du chef du génie.

Celui-ci prendra les mesures nécessaires pour le passage de la Thièle demain matin. Deux passerelles devront être lancées au point 435 (1 : 25000) et l'infanterie sera passée sur l'autre rive par des pontons sur toute la longueur du front.

Les télégraphistes relient la position du Roc par Cornaux avec Bois-Rond.

Rapport à Bois-Rond.

L'enlèvement de Thièle ordonné dans cet ordre s'effectua sans difficulté. La compagnie rouge n'opposa qu'une résistance passagère, et se retira par le Pont de Thièle que le génie fit sauter. L'assaillant se mit en devoir de se fortifier à la lisière de Thièle et le long de la route de Thièle à Cornaux.

A 7 h. du soir, deuxième ordre :

1. Rien de nouveau sur l'ennemi : Thièle est en notre pouvoir.

2. La brigade franchira la Thièle à l'aube et attaquera le Niederholz, savoir, avec ses forces principales, le secteur nord-ouest du Bois.

3. Le bataillon de Thièle occupera avant 5 heures du matin, à la faveur de

l'obscurité, la rive gauche du canal, avec une partie de ses troupes, et avec une autre partie Thièle, de façon à tenir sous des feux étagés la lisière nord-ouest de Niederholz.

Le 12e régiment (moins un bataillon) dirigera de même, avant 5 heures, 6 compagnies jusqu'à la rive gauche de la Thièle, occupant depuis Le Broillet jusqu'au lit de l'ancienne Thièle. Ces six compagnies se retrancheront dans leur secteur.

Le reste du régiment demeure dans sa position en avant de Wavre et exécute des feux étagés.

La réserve de brigade, sous le commandement du lieutenant-colonel d'Erlach, sera à 4 heures du matin derrière la hauteur 443 à l'est de Cornaux, où elle attendra des ordres.

Dès le lever du jour un feu nourri sera ouvert. Aussitôt acquise la supériorité du feu, la traversée des bataillons par les pontons sera entreprise.

Artillerie. Les batteries sur le Roc continuent à battre les mêmes buts. Les mortiers concentrent leur tir sur le Niederholz, spécialement la partie nord-ouest du bois et le vallon de Gals.

Les batteries de 8 cm. occuperont, à 4 h. du matin, les positions reconnues près de Wavre. Même but que les mortiers.

Dès le lever du jour, toute l'artillerie soutiendra énergiquement l'attaque.

Génie. Le génie, moins celles de ses troupes qui ont été affectées aux unités d'infanterie, rassemblera pendant la nuit, sur la rive gauche et si possible à couvert, le matériel nécessaire au passage du canal.

Les deux tiers de ce matériel avec les passerelles seront rassemblés au point 435 ; le troisième tiers à l'aile droite, au-dessous de Thièle.

Nous laissons de côté deux ou trois prescriptions accessoires, ainsi que les ordres spéciaux donnés par le chef du génie.

Les mouvements s'exécutèrent conformément aux ordres donnés. A l'aube, on put voir une longue ligne de feu bordant la rive gauche du canal, sur la digue même, dès le Pont de Thièle jusqu'à la naissance de l'ancien lit de la rivière. En ce point, les tirailleurs étaient sur deux et trois rangs de profondeur, car la réserve avait été amenée pour hâter le passage. Les canons de 8,4 cm. avaient pris position à l'extrême aile droite, derrière la crête, front au nord-est, de facon à flanquer l'avant-terrain du Niederholz sur la rive droite et à prendre en enfilade les défenseurs de l'ouvrage de Gals.

Le directeur de la manœuvre s'était réservé de fixer l'heure à laquelle la supériorité du feu serait censée obtenue. Il est 6 h. 15, lorsqu'il considère cette condition comme remplie. Aussitôt les pontons sont jetés successivement à l'eau, au point 435, d'où ils remontent la rivière pour embarquer les hommes. La traversée se fait par une demi-douzaine de pontons, sur un front de 150 m. environ. A 6 h. 45, deux bataillons sont disposés en tirailleurs sur la rive gauche, le long

de la digue. Cinq minutes après, la première passerelle relie les deux rives, tôt après doublée par la seconde. Enfin, à 7 h. 05, retentit le signal : « Tout le monde à l'attaque! » ; à 7 h. 15, la manœuvre prend fin.

* * *

Esquissons quelques commentaires.

L'assaillant étant censé avoir obtenu la supériorité du feu d'artillerie avait une triple tâche à remplir : 1° enlever Thièle ; 2° forcer le passage du canal ; 3° enlever la position du Niederholz.

La prise de Thièle n'offre pas d'intérêt spécial. A peine y a-t-il eu combat.

Le bataillon opérant sur ce point s'étant retranché à la crête du petit coteau qui domine Thièle, il fallait passer à la résolution du second problème.

Deux façons de procéder s'offraient à la brigade blanche : le passage du canal à la faveur d'une surprise, ou de vive force.

La surprise supposait le rassemblement, au bord même de la rivière et sans être aperçu, du matériel nécessaire au passage de façon à jeter immédiatement sur la rive droite, dès la pointe du jour, des forces suffisantes pour bousculer les avant-postes et se jeter sur la position.

En face d'un adversaire non encore entamé et muni de projecteurs, cette manière de faire n'offre presque aucune chance de succès. Dans une plaine aussi dénudée que celle qui borde la Thièle, il est impossible de transporter le matériel de passage et de faire avancer les troupes sans que les projecteurs les découvrent, et qu'aussitôt l'artillerie et l'infanterie dirigent sur eux leur tir. Impossible aussi de lancer à l'eau des bateaux sans que l'ennemi, à 50 m. de là, s'en aperçoive.

L'événement a démontré cette impossibilité. Quand, à 4 h. du matin, les pontonniers ont amené leur matériel au bord de la rivière, aussitôt les projecteurs ont trahi leur arrivée ; une compagnie rouge s'est empressée d'accourir pour les recevoir de son feu presque à bout portant.

Il n'est donc guère admissible que l'infanterie blanche fût parvenue à se retrancher sur la rive même du canal, à cinquante ou soixante mètres des avant-postes ennemis. Le feu

de ceux-ci était capable, même dans l'obscurité, à plus forte raison avec l'aide des projecteurs, d'interdire l'approche du canal à des tirailleurs debout, tandis que celui de l'assaillant n'était d'aucune action sur des hommes invisibles derrière leurs retranchements enfoncés dans le sol.

Il aurait donc paru plus logique de renoncer à tout ce qui pouvait tenir de la surprise, et d'organiser méthodiquement l'enlèvement de vive force en organisant la concentration d'un tir puissant.

A ce point de vue, le premier but à poursuivre était l'anéantissement des postes avancés de l'ennemi puisque aussi longtemps ces postes occupés, on ne pouvait songer à gagner le canal. La brigade devait donc établir sa ligne de feu sur le coteau dominant de la rive gauche, à quelque quatre cents mètres du canal, pour de là, et surtout avec l'aide de son artillerie en batterie à l'extrême droite, mettre hors de combat les défenseurs des abris des avant-postes.

Ce n'était qu'une affaire de temps. La supériorité du feu d'artillerie était acquise déjà ; il suffisait que les gros canons du Roc se tinssent prêts à empêcher toute velléité de rentrée en scène des batteries ennemies. Sous leur protection, soit les obusiers, soit les pièces de campagne pouvaient se consacrer à la lutte d'infanterie.

Dans de telles conditions, la supériorité du tir de mousqueterie sur celui des occupants des ouvrages avancés ne pouvait tarder non plus. Les dits occupants étaient livrés à eux-mêmes; impossible de combler les pertes; aucun renfort ne saurait se hasarder sur l'espace découvert qui règne entre le Niederholz et le canal. La brigade était donc en mesure de gagner avec certitude cette première manche. Il suffisait d'y mettre le temps, qui n'eût pas été long, et les munitions.

Les avant-postes écrasés, le mouvement en avant pouvait se produire. L'artillerie, changeant de but, arrose de ses projectiles les parapets du Niederholz ; elle est secondée par l'infanterie des hauteurs de Thièle qui occupe les défenseurs de la redoute de Betlehem, les empêchant de prendre sous leur feu l'avant-terrain de l'ouvrage de Gals, et par celle des hauteurs de Wavre qui bat de préférence ce dernier, sur lequel elle dirige un tir latéral. La distance est de mille à onze cents mètres; mais avec l'aide de l'artillerie, la mousque-

terie même à cette distance peut avoir la prétention d'empêcher le défenseur de garnir le parapet.

Sous la protection de ce feu, l'aile gauche suivie du génie portant le matériel de passage s'avance jusqu'à la Thièle ; les ponts sont lancés, les bateaux mis à l'eau, l'infanterie de l'aile gauche occupe bientôt la digue de la rive droite et ouvre à son tour le feu pour favoriser le mouvement de l'autre aile.

Quand l'infanterie assaillante en est là, l'enlèvement de la redoute ne dépend plus que de l'état moral du défenseur. Est-il suffisamment ébranlé ? Dans ce cas, il est probable qu'au moment où se produira l'attaque décisive et où l'artillerie de l'assaillant allongera son tir pour ne pas atteindre sa propre infanterie, il ne se sentira plus la force nécessaire pour se reporter sur le parapet. La position est alors enlevée.

L'état moral du défenseur n'est-il pas affecté à ce point? Les tirailleurs regarnissent le parapet, et pour peu que la ligne ennemie soit encore à cent ou cinquante mètres de l'abordage, l'assaut court grand risque d'être repoussé. Il faudra le recommencer sur nouveaux frais.

Naturellement, cet élément du succès ou de la défaite ne peut entrer en ligne de compte dans un exercice de paix : les juges de camp et le directeur des manœuvres y suppléent par leurs décisions.

Ayant dit comment nous nous figurions l'attaque de la position, il convient d'ajouter quelques observations sur l'exécution technique des opérations.

La principale concerne l'emploi du génie. Il n'a pas paru de tous points heureux.

La VIe brigade disposait de cinq compagnies du génie. Il a fallu à ces cinq compagnies 40 minutes, de 6 h. 20 à 7 h., pour lancer sur l'autre rive 3 $^1/_2$ bataillons. Il est vrai que par suite de la hauteur des berges, les pontons et les passerelles étaient à couvert du feu direct de l'ennemi, et que l'infanterie qui attendait son tour de passage aurait pu aussi se mettre à couvert si elle avait bien voulu s'en donner la peine. Elle n'aurait plus eu à craindre que le tir des mortiers; mais l'observation étant impossible, le tir, sans cela peu précis de ces bouches à feu, n'aurait pas été très dangereux.

Le passage d'une rivière large et profonde sous le feu de l'ennemi est toujours une opération difficile. Pour sa réussite,

il est utile de réunir sous une seule et énergique direction toutes les ressources techniques disponibles.

Dans le cas particulier, le génie a été trop dispersé à notre avis.

Une première attribution fut faite d'un peloton de sapeurs à chacun des trois bataillons de première ligne. Pourquoi? A part la Thièle, il n'y avait aucun obstacle grand ou petit à franchir. Prétendait-on leur faire creuser les fossés de tirailleurs? Il est naturel que l'on envoie un peloton de sapeurs préparer à l'avance l'emplacement de combat d'un bataillon d'infanterie qui ne peut arriver que plus tard. Mais, ce cas excepté, il n'est pas admissible qu'un bataillon ne creuse pas lui-même ses fossés.

Des trois bataillons de première ligne, seul celui de Thièle pouvait employer utilement ses sapeurs à mettre le hameau en état de défense. Encore une section y eût-elle amplement suffi. Nous ignorons l'emploi qu'ont fait les autres bataillons de leurs sapeurs; à coup sûr pas un emploi très utile.

De même pour les pontonniers. Ceux-ci disposaient de neuf unités de pont, c'est-à dire de neuf pontons : c'était peu pour le passage d'une brigade.

Or, trois de ces pontons furent détachés à Thièle. Il n'en resta que six au point de passage principal.

Pourquoi cette répartition? Lorsqu'on tente une surprise, il est d'usage de simuler un pontage ailleurs qu'au point de passage réel, afin d'induire en erreur l'ennemi. Mais si l'on veut forcer le passage, la concentration du feu sur ce point le désigne suffisamment. Il est oiseux de chercher à le cacher. Peut-être a-t-on voulu fournir au bataillon de Thièle l'occasion de prendre part à l'assaut. Mais ce bataillon était tout aussi utile en restant à Thièle et en occupant par son feu l'aile gauche ennemie.

Il ne resta donc au point de passage que six pontons. Encore fallut-il en envoyer deux à un point de passage intermédiaire, si bien que tout compte fait, il ne s'en trouva que quatre au point principal.

En outre, au lieu de répartir ces pontons sur un front de quelque étendue et de les mettre à l'eau simultanément, ils furent lancés, comme nous l'avons vu, successivement, tous au même endroit.

Un ponton porte 30 hommes. On aurait pu en conséquence lancer 270 hommes, 1 $^1/_2$ compagnie sur l'autre bord, et autant toutes les trois à quatre minutes. En vingt minutes, deux bataillons passaient sur l'autre rive.

Aussitôt les premières troupes débarquées, les sapeurs pouvaient commencer — et ils commencèrent — le lancement de leurs passerelles sur tonneaux. Vu leur effectif diminué, ils n'en lancèrent que deux, successivement. Avec l'effectif non diminué, ils eussent été en état d'en lancer trois, simultanément, en 10 minutes au plus. Ainsi, avec neuf pontons et trois ponts, le passage s'effectuait en 20 minutes au maximum au lieu de 40. Avec un peu plus d'énergie et de décision dans l'exécution, surtout de la part des sapeurs, ce temps eût pu être réduit encore de quelques minutes.

*
* *

Arrêtons ici nos observations. Il ne serait pas équitable d'insister trop. La critique est aisée pour qui n'a aucune responsabilité dans l'action, passe librement de l'un à l'autre camp, réfléchit après coup les yeux sur la carte, à loisir, sans autre préoccupation que l'article à écrire et les erreurs à relever.

Cette critique est nécessaire néanmoins, car sans elle l'instruction de tous n'acquiert pas son entier développement. Les officiers de notre armée n'ont aucune expérience des opérations contre les positions de campagne fortifiées. C'est un nouveau champ d'étude qui s'ouvre devant eux. Profitons des occasions qui nous sont offertes de nous en entretenir. C'est à ce titre qu'il nous a paru utile de consacrer aux manœuvres de la Thièle les lignes qu'on vient de lire.